

Rebecca Lighieri

HUSBANDS

Roman



P.O.L

Extrait de la publication

Husbands

Rebecca Lighieri

Husbands

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1661-9
www.pol-editeur.com

Pour Sébastien Garino

Farouk

11 mai

Mes mains tremblent, mon cœur cogne, une main aussi immatérielle qu'implacable enserre ma nuque. Je ne sais pas comment je trouve la force de monter au premier et de m'asseoir devant l'ordinateur, mais j'ai cette force. Je dois absolument me soustraire à la rumeur paisible du rez-de-chaussée, à tous ces bruits familiers et rassurants : la radio en sourdine dans la chambre de Lila, les voix de Farès et Chloé dans la cuisine, les miaulements insistants du chat, la porte du frigo, ouverte puis refermée. Je me sens brusquement indigne de tout ce bonheur domestique. Indigne alors même que je suis la victime et non l'auteur de la trahison. Mais voilà, on ne se refait pas, on ne passe pas trente-huit ans à éprouver un sentiment d'illégitimité et d'imposture sans que ça laisse des traces.

Je me connecte, machinalement. Mes doigts effleurent les touches sans idée préconçue. Je cherche l'apaisement, l'échappatoire, l'arrêt de la souffrance, l'amnésie momen-

tanée – car je sais bien que je ne pourrai jamais oublier. Je pourrais tout aussi bien prendre une douche, enfiler des baskets et sortir courir, ou boire jusqu’au coma éthylique, mais finalement, je cherche refuge dans ma routine : ouvrir ma boîte e-mail où aucun message intéressant ne m’attend, naviguer de site en site, la page du *Monde*, le site de Darty...

Car il n’y a pas si longtemps, j’étais un homme normal, un père de famille qui envisageait l’achat d’une nouvelle plaque de cuisson pour remplacer nos brûleurs traditionnels, que Chloé trouvait dépassés, peu pratiques, encrassés, impossibles à nettoyer. Chloé, mon amour, ma jeunesse... Chloé, mon beau souci... Chloé, tu vois, quand je te parle, ce sont les mots des autres qui me viennent à l’esprit, les mots les plus beaux, ceux des poètes. Chloé, comment as-tu pu me faire ça ?

Je finis par taper « maris ». Je ne sais pas ce que j’espère exactement. Tomber sur mes frères, peut-être, sur une communauté d’hommes se définissant d’abord et avant tout par leur statut d’époux, par leur appartenance, voire leur allégeance à une femme, l’engagement total de tout leur être dans cette grande affaire : le mariage. Les larmes brouillent ma vue tandis que je fais défiler les sites. Suis-je ridicule d’avoir cru que mon union avec Chloé était d’une autre nature que le mariage des autres, ces petits arrangements aussi pitoyables que provisoires ? Suis-je ridicule d’avoir cherché à rendre ma femme heureuse, d’avoir employé toute mon énergie et tous mes efforts à lui rendre la vie plus douce et plus facile ? Suis-je ridicule de l’avoir aimée aussi éperdument et aussi exclusivement ?

Me croira-t-on si je dis que non seulement j'ai été fidèle à Chloé durant quatorze ans, mais encore que pas une fois je n'ai levé les yeux sur une autre femme ? Toutes mes pensées sont allées vers elle, toutes mes rêveries érotiques ont tourné autour d'elle : ses seins tendres, ses hanches un peu grasses, ses attaches délicates, l'éclat laiteux de sa peau, le blond cendré de ses cheveux, ses paupières lourdes sur le bleu éteint de ses yeux...

Je peux bien l'avouer, même mes enfants passent au second plan derrière Chloé. Lila, Farès, je les aime tendrement, je suis pour eux un père attentif, soucieux de leur développement intellectuel, physique et émotionnel, mais ils sont d'abord pour moi des émanations de leur mère, un prolongement d'elle, surtout Lila, qui lui ressemble tant. Tout d'un coup, tandis que je sanglote au-dessus de l'ordinateur, tout d'un coup je ne sais plus si je vais pouvoir les aimer encore, si mon amour pour eux va pouvoir survivre au coup terrible que Chloé vient de me porter.

La veille encore, je l'ai emmenée dans un restaurant de poissons, histoire de lui offrir la meilleure bourride de Marseille. Ma main a tendrement serré la sienne au-dessus de la nappe damassée. J'ai plaisanté sur les croûtons frottés à l'ail, qui ne m'empêcheraient pas de l'embrasser en rentrant. Elle a souri, effleuré ma main en retour. On ne peut pas attendre de Chloé qu'elle verse dans les grandes démonstrations ni les effusions sentimentales. Elle est réservée, presque mutique par moments. Mais j'aime jusqu'à sa retenue. Je lui suis même reconnaissant d'être si différente de toutes les autres femmes que j'ai pu connaître et côtoyer. Les autres,

par comparaison, me semblent vulgaires, constamment à faire étalage de leurs charmes frelatés, aussi impudiques en paroles que dans leur comportement

En fait, jusqu'à aujourd'hui, je ne nous croyais *différents*. Pas forcément meilleurs, non : j'ai une trop piètre opinion de moi-même pour nourrir un complexe de supériorité. Je nous croyais juste d'une autre étoffe, elle comme moi. Elle, surtout. Et voilà que je découvre que ma femme est comme les autres, pire que les autres, même. Car connaissant la nature de mon amour pour elle, ce sentiment proche de la vénération dont je n'ai jamais fait mystère, comment a-t-elle pu se conduire comme la dernière des putes et faire de moi un cocu ridicule ? Avec un ricinement amer, je clique sur « maris cocus », et là, je tombe effectivement sur mes frères, les époux trompés et bafoués par celles en qui ils ont mis toute leur confiance, tous leurs espoirs d'une vie pas trop minable, pas trop rétrécie par les déceptions, pas trop bouffée par les contraintes et les renoncements.

Je clique pour me sentir moins seul, pour pouvoir cracher ma rage et mon désespoir à la face de ceux qui pourront me comprendre, ceux qui sont déjà passés par là, ceux qui ont déjà perdu leur Lætitia ou leur Amélie. Sauf que forcément, leur rage et leur désespoir ne seront rien en comparaison des miens, parce qu'aucune Lætitia, aucune Amélie, n'arrivera jamais à la cheville de ma Chloé.

Je clique, et un monde s'ouvre. Un monde infernal, mais qui me semble, sur le coup, infiniment préférable à mon enfer personnel, ce chagrin et cette humiliation sans

fond ni remède. Je clique sans savoir que ma vie, qui vient déjà d'être radicalement dévastée, à tel point que je ne sais pas encore si je vais pouvoir vivre un jour de plus, va subir une nouvelle dévastation.

Reynald

13 juin

La sonnerie du portable me tire de la torpeur dans laquelle m'ont plongé les antalgiques prescrits par le dentiste. La douleur me revient en même temps que la conscience : des élancements sourds, synchrones avec mes pulsations cardiaques. Ma gencive charcutée me fait mal, mais ce n'est rien à côté de ce que ma molaire enragée m'a infligé tout le week-end. J'ai passé deux jours à me bourrer de médicaments. J'ai même essayé la coke, dont j'ai toujours un gramme ou deux pour mes invités, mais à laquelle je ne touche qu'exceptionnellement. En vain. Tout ça pour dire que quarante-huit heures durant, j'ai été un zombie dans ma propre maison, prêtant à peine attention aux allées et venues de Lauriane, qui s'est d'ailleurs calfeutrée dans sa chambre, comme d'habitude.

Lauriane a cette étonnante capacité à ne rien faire, à rêvasser vautrée sur son lit, à discuter sur Skype ou MSN (si on peut appeler discussions les échanges stupides qu'elle

a avec ses non moins stupides copines), à écouter en boucle les mêmes chansons, quand elle ne dort pas carrément : je ne connais personne qui dorme autant qu'elle. Ses yeux, d'ailleurs, sont constamment cernés et bouffis, ce qui lui donne un air incontestablement sexy, comme si elle signifiait en permanence « je sors du lit, je viens de faire plein de cochonneries », etc.

Je suis moi-même tombé dans le panneau, inutile de le nier. Oui, il y a eu un temps où les airs perpétuellement langoureux de Lauriane, sa tignasse crépelée, ses fesses, surtout, ses fesses d'Antillaise, fermes, haut perchées, provocantes, tout cela me faisait de l'effet. Je me suis empressé de lui offrir une paire de prothèses en silicone, histoire d'amener son modeste 85 B à la hauteur de ce cul de légende. On a fêté son augmentation mammaire au Fouquet's et au champagne, je me rappelle. On a trinqué à la gloire qui ne saurait tarder, et à la carrière brillante qu'elle ne manquerait pas de faire sous ma houlette avisée.

D'ailleurs, tout a marché comme sur des roulettes, tout s'est déroulé exactement comme je l'avais prédit : Lauriane est aujourd'hui une artiste en vogue. Enfin, artiste, il faut le dire vite vu qu'elle n'a pas le moindre talent, tout juste un brin de voix, ce feulement de chat sauvage qui est paraît-il sa marque de fabrique. Je suis persuadé que s'il n'y avait pas cette poitrine désormais phénoménale, Lauriane serait tombée dans l'oubli depuis longtemps, comme tant d'autres minettes qui croient pouvoir percer dans la chanson.

Il faut dire que j'ai mis le paquet et que nous sommes loin, bien loin, de son bonnet B originel, puisque Lauriane

affiche aujourd'hui un bon 100 D. Certes, un tel résultat ne s'obtient pas en un jour et il a fallu trois opérations pour qu'elle puisse pigeonner avec autant de munificence. Si on ajoute à ces deux obus, soigneusement moulés dans du lurex doré ou de la soie écarlate, les chansons sur mesure que Boris et moi lui concoctons, des mélopées sucrées, entre zouk et bonne variété française, on a l'alchimie d'une parfaite réussite commerciale. Les deux premiers albums de Lauriane ont cartonné, et je ne vois pas pourquoi ça ne durerait pas. Elle a vingt-quatre ans, toute la vie devant elle, et quelque chose me dit que le succès pourrait bien se muer en triomphe.

Je réponds au téléphone d'une voix atone, propre à décourager mon interlocuteur de se lancer dans une discussion suivie. C'est Boris, furibond :

– Tu as vu Lauriane ?

Je fais un effort héroïque pour me raccorder à la réalité : on est lundi et il est 15 heures.

– Non, attends, elle devrait être au studio, là. Elle n'y est pas ?

– Ben non. Pourquoi je t'appellerais si elle y était ?

Je devrais savoir que Lauriane est incapable d'honorer un rendez-vous si je ne l'accompagne pas ou si je ne la fous pas moi-même dans un taxi.

– Putain, la conne !

Boris partageant mon opinion concernant les facultés intellectuelles de mon épouse, je n'ai aucune raison de me gêner avec lui. D'ailleurs, il renchérit, sombrement :

– Ouais, la conne ! Tu sais combien ça coûte, une heure de studio ?

Personne n'est plus au fait que moi des réalités économiques de ce métier, et je ne prends pas la peine de répondre à Boris. À l'heure qu'il est, Lauriane devrait être en train d'enregistrer son prochain single, deux minutes trente de niaiseries insulaires. Musique : Boris André, textes : Reynald Thévenet, votre serviteur.

Avec Lauriane on a toujours joué la carte de l'exotisme. Un exotisme léger (après tout, la Guadeloupe, c'est la France) mais incontestable : des clichés à la louche, vanille et cannelle, azur, embruns, baisers échangés sur le sable mouillé, éternel été, palmiers, parfums ambrés, etc. Boris a le chic pour mélanger dans un même chaudron des rythmes de R'nB, de salsa, de reggae, de raï, sans compter l'inévitable zouk, que Lauriane n'apprécie pas plus que ça, mais je n'ai pas l'intention de tenir compte de ses préférences en matière de musique, ni en matière de quoi que ce soit, vu qu'elle a des goûts de chiottes. Il n'y a qu'à voir ses fringues : si je la laissais faire, elle sortirait par tous les temps habillée comme la petite banlieusarde un peu vulgaire qu'elle n'a jamais cessé d'être. Heureusement que je suis là pour introduire un peu de raffinement dans ses tenues. À mon avis, son bonnet D la dispense d'en rajouter dans le sex-appeal. Je suis pour le mélange des registres : elle n'est jamais plus excitante que quand elle enfouit sa poitrine sensationnelle dans un chemisier sage ou dans un col roulé austère.

En attendant, Lauriane a séché sa séance d'enregistrement, et j'en oublie l'extraction de ma molaire. J'aurais dû la réveiller moi-même, cette pute décérébrée, et m'assu-

rer qu'elle montait dans son taxi, au lieu de courir chez mon dentiste. Je n'ai pas plus tôt raccroché que j'entends le bruit d'une clef dans la serrure. C'est Lauriane elle-même, jupe de cuir ras le bonbon, collants vert pomme, bottines vertigineuses, perfecto bleu électrique, color block à fond. Elle jette son trousseau de clefs sur le guéridon de l'entrée, sans aucun égard pour la délicate marqueterie qui fait tout son charme – et soit dit en passant tout son prix.

Elle passe devant moi, le visage impénétrable. Elle s'apprête à foncer directement dans sa chambre. Dans deux minutes, j'entendrai le bruit du loquet qu'elle tirera sur elle et ses petits secrets minables, sa vie d'ado attardée, cent SMS par jour, la télé allumée tout le temps, la musique dans ses oreillettes en permanence, Facebook, MSN et Skype, sans compter les petits joints sans lesquels elle est incapable de fonctionner. C'est moi qui la fournis en herbe. Ça me permet d'avoir une idée de sa consommation. Et puis mieux vaut une herbe de bonne qualité qu'un mauvais shit qui la rendrait lunatique, agressive, ingérable.

Car je gère complètement Lauriane depuis qu'elle a dix-neuf ans. Ses rendez-vous, son régime alimentaire, ses visites chez la gynéco ou l'esthéticienne, ses séances de shopping, son abonnement à la salle de gym... Sans parler de sa carrière professionnelle, qui n'existerait pas sans moi. Et si une rage de dents ne m'avait pas momentanément mis hors service, Lauriane serait en train d'enregistrer docilement la chanson que j'ai choisie pour elle.

Je monte les escaliers derrière elle et l'empêche de me claquer la porte au nez.

– On peut savoir ce que tu fous là ?

– J’ai mal à la tête. Je voudrais me reposer.

– Devine qui je viens d’avoir au téléphone : Boris ! Tu sais qu’ils t’attendent au studio, là ?

– Ouais, ben qu’ils m’attendent : je suis malade.

Je la dévisage. Si l’on fait abstraction de ses inévitables cernes, elle est fraîche comme une rose. Je connais Lauriane et son intolérance à la douleur : le moindre début de migraine la met à l’agonie. Elle n’est même pas foutue d’avoir ses règles sans en faire tout un cinéma, gémissements, mines dolentes, main plaquée sur le front ou le bas-ventre. Bref, si elle était vraiment malade, ça se verrait. Je lui aurais d’ailleurs dépêché le docteur Sarabian, qui est un ami et qui suit Lauriane depuis que je l’ai épousée, quatre ans plus tôt.

Car Lauriane est ma femme, et notre mariage a été un mariage d’amour, au moins en ce qui la concerne. Ça paraît difficile à croire aujourd’hui, alors qu’elle me fait la gueule en permanence, évite de se trouver dans la même pièce que moi, et discute la moindre de mes décisions, mais il y a encore huit mois, cette créature de rêve me mangeait dans la main. Je remplissais dans sa vie toutes les fonctions viriles imaginables : j’étais son mari, son psy, son père, son confident, son agent, l’auteur de ses chansons et le producteur de ses spectacles. Elle ne jurait que par moi. Ma cinquantaine, ma bedaine naissante, ma calvitie bien avancée, qui paraissent la dégoûter aujourd’hui, lui semblaient des charmes supplémentaires. J’ai tout de suite senti ça chez elle, qu’elle avait besoin d’un homme mûr à ses côtés, et je

n'ai pas été étonné d'apprendre qu'elle a à peine connu son père. Elle me l'a confié d'une voix chevrotante, dès notre premier tête-à-tête – au Fouquet's, déjà :

– Il est parti quand j'avais trois ans. J'ai dû le revoir quatre ou cinq fois depuis. La dernière fois, j'avais douze ans. Il vit à Pointe-à-Pitre.

Je lui ai pris la main et j'ai modulé quelques syllabes rassurantes. Le message subliminal était clair : « Je suis là, moi, tu vois, et je ne te laisserai jamais tomber, Lauriane. »

De fait, on ne se débarrasse pas comme ça de Reynald Thévenet. Si Lauriane ne l'a pas encore compris, elle va l'apprendre à ses dépens. Et pour commencer, je vais appeler un taxi pour que nous filions illico au studio : je paierai pour le temps perdu, je paierai tout ce qu'on voudra, mais Lauriane va enregistrer « Escale », qu'elle le veuille ou non.

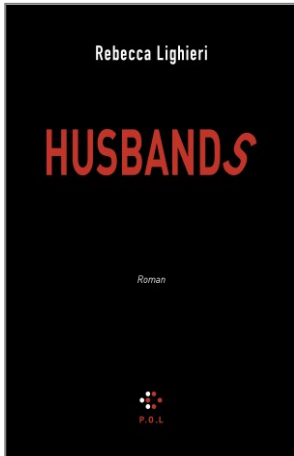
– Je l'aime pas cette chanson. Je t'ai déjà dit que je voulais pas la faire. Elle est naze.

– Tu n'as pas la moindre idée de ce qui est naze ou pas. Pas la moindre idée de ce qui marche. Pas la moindre idée des chansons qu'il te faut, qui collent à ton image. Si tu l'avais su, tu n'aurais pas eu besoin de moi. Si tu avais un peu de sens artistique, tu ne te serais pas lamentablement vautrée à « La Nouvelle Star ».

Car c'est comme ça que je l'ai repérée, Lauriane : parmi les candidats qui tentaient leur chance dans cette émission de merde. Elle était suffisamment télégénique pour avoir attiré l'attention de la production, et tandis qu'elle piétinait dans la file d'attente de tous ceux qui comme elle se rêvaient stars, tandis que la caméra s'attardait complaisamment sur

Achévé d'imprimer sur Roto-Page en mars 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2322 – N° d'édition : 244744
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : avril 2013

Imprimé en France



Rebecca Lighieri
Husbands

Cette édition électronique du livre
Husbands de REBECCA LIGHIERI
a été réalisée le 21 mars 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818016619 - Numéro d'édition : 244744).
Code Sodis : N53205 - ISBN : 9782818016633
Numéro d'édition : 244746.